

## In memoriam

### Antonin DOUGEROLLE (Cluny 1914)

Ancien Président de notre Société (1954-1957)

Ancien Président de la Société des Ingénieurs civils de France

Officier de la Légion d'Honneur

Décédé le 29 juillet 1975

*... « Adieu, dit le renard. Voici mon secret.  
Il est très simple : On ne voit bien qu'avec le cœur.  
L'essentiel est invisible pour les yeux. »*

A. de SAINT-EXUPÉRY  
(Le Petit Prince)

Notre bon Antonin, chantre de l'amitié, nous a quittés. La nouvelle de sa disparition est parvenue avec beaucoup de retard à nos camarades dispersés par les grands départs de l'été, et elle les a plongés dans une peine profonde. Nous étions nombreux, cependant, le 1<sup>er</sup> août, en l'église Sainte-Croix, mêlés, auprès de sa magnifique famille, aux représentants des groupes d'ingénieurs, des œuvres et des organisations régionales de toute sorte, foule de fidèles compagnons de ses efforts au service de tant de bonnes causes, qui venaient, comme nous, de perdre en lui un ami irremplaçable.

Tristesse de ne plus rencontrer, de ne plus recevoir ici-bas la lumière d'un regard et la chaleur d'un accueil qui révélaient le rayonnement d'une inlassable charité et qui étaient le signe d'une vraie connaissance des hommes, celle qui émane du mouvement constant des qualités du cœur...

Mais, aussi, espérance : celle de la permanence de ce qui est essentiel, qui échappe, à nos sens et qui, pour des hommes de foi comme celui qui nous quittait, donne à la vie, à ses combats, à ses épreuves courageusement acceptées, à ses joies partagées, leur suprême, leur définitive signification.

Comme il est difficile d'analyser ce qui fait le prix inestimable d'un tel don de soi, non mesurable parce que son « secret » fait de notre esprit de communauté tout autre chose qu'une de ces solidarités sociologiques proposées par le monde moderne; tout autre chose, aussi, que le produit de quelque recette de psychologue professionnel! Secret si simple, pourtant, dont Antonin si souvent nous livra le message



avec cette exquise finesse dans l'art de dire qui était pour ses auditeurs un régal toujours renouvelé lorsqu'il nous racontait - nous jouait - le dialogue du renard et du Petit Prince.

Nous pourrions, en quelques lignes, ramasser dans l'évocation de ce merveilleux symbole tout le fervent hommage de notre reconnaissance. Il nous faut dire cependant ce qui fut, tout au long d'une existence si bien remplie, la trame temporelle de l'œuvre spirituelle qui s'accomplissait en lui.

Ce nécessaire rappel s'impose d'abord parce qu'on ne saurait laisser ignorer de nos camarades plus jeunes, qui l'ont moins connu, ce que fut le rôle considérable de ce rassembleur, de ce conciliateur né, dans une phase décisive non seulement de la promotion de notre École et de notre communauté, mais de l'effort d'union de l'ensemble des ingénieurs français.

Ensuite parce qu'une grande leçon doit être puisée dans la manière dont il assumait ce rôle. La haute idée que le Président DOUGEROLLE se faisait de la responsabilité des ingénieurs dans le monde d'aujourd'hui comme de la mission de leurs associations, de leurs fédérations, constitutives d'un corps social dans la nation, au service du bien général, ne l'empêchait pas de s'appliquer avec une extrême conscience au détail des problèmes d'organisation et de gestion qui sous-tendaient la vie de ces communautés. Et, sans doute, n'apportait-il tant de soin à la conduite des choses temporelles que parce qu'à aucun moment il ne perdait de vue l'harmonie des volontés et des cœurs à quoi elles devaient concourir, et leur secrète subordination aux choses éternelles. « Et le spirituel est lui-même charnel », disait PÉGUY.

Mais ce qu'il faut rappeler, c'est qu'à aucun moment, non plus, l'amitié, avec lui, ne rencontrait d'obstacles ou de limites dans le domaine des idées. Que d'amis très chers, que de cama-

rades, appartenant aux familles d'esprits les plus diverses, pourraient en témoigner! Est-il plus parfait exemple du sens que, pour nous tous, doit avoir la fraternité?

Il était l'un de nous, très simplement. Fils d'un cheminot bourbonnais qu'il perdit dès son enfance, Antonin fut reçu brillamment, à seize ans, au concours des Arts et Métiers. Sa jeunesse fut tout de suite marquée, et ses études bientôt interrompues, par les épreuves de la guerre. Mobilisé en 1917, il était, au moment de l'armistice de 1918, officier d'artillerie avec de beaux états de service. Il put alors terminer avec la promo 17 ses études à Cluny, complétées en 1920-1921 par une année de spécialisation à l'Institut électrotechnique de Grenoble.

Il débuta dans la vie industrielle comme ingénieur aux Éts Berliet, jusqu'en 1925. Un changement total d'orientation se produisit alors, en même temps que la fondation d'un foyer, dans une carrière professionnelle désormais consacrée aux problèmes économiques et à la gestion financière : celle d'agent de change puis d'administrateur de sociétés. Syndic de la Compagnie des agents de change de Lyon de 1947 à 1954, il faisait autorité, non moins par son souci élevé des valeurs morales que par sa compétence technique, dans les milieux financiers de la capitale rhodanienne où il fut, notamment, membre pendant huit années de la Chambre de Commerce, administrateur du Groupe interprofessionnel Lyonnais et du Groupement de l'hygiène et de l'habitat, Président de la Société d'économie politique, etc... Sur le plan national, il fut membre du Comité des bourses au Ministère des Finances où il représentait l'ensemble des bourses de province; et il était membre très actif de l'A.C.A.D.I. (Association des Cadres Dirigeants de l'Industrie).

Il faudrait pouvoir dire ici ce qu'il donnait de lui-même à tant d'œuvres de bienfaisance et d'assistance. La pudeur dont il entourait cette part de sa vie généreuse nous oblige à la même discrétion, mais nul n'ignorait qu'il exerçait également, depuis longtemps, auprès de l'archevêché, un rôle de conseiller de gestion - qui sans doute, en bien des circonstances, pouvait déborder ce cadre matériel - Et dans tous les domaines, chez celui qui fut aussi, pendant plus de trente ans, brancardier à Lourdes, le maître secret de la parabole du Petit Prince expliquait, avec sa foi chrétienne, l'accord parfait qu'il savait réaliser, à la lumière de l'intelligence du cœur, entre une profonde connaissance des hommes et des choses et le service le plus efficace, entre la compétence technique et le don de soi.

Que dire alors de la part immense que, dans cette vie toute donnée, il sut réserver à la communauté Gadzarts puis, à travers elle, à l'ensemble des ingénieurs de France?

De vieille date il avait « milité » au sein de notre groupe lyonnais qui l'appela à sa présidence de 1948 à 1950. Que ne devons-nous, déjà, à ce magnifique groupe qui avait été, au temps douloureux de l'occupation, le siège de notre société en zone « libre »! Lyon nous donna Antonin DOUGEROLLE en l'envoyant au Comité une première fois de 1948 à 1951, puis à nouveau en 1953. Il y apporta, avec ses fortes qualités personnelles, le reflet de cette sagesse

tour à tour malicieuse et prudente et de cette audace bien calculée qui sont l'honneur de notre seconde capitale. Élu vice-président, il se vit confier la conduite de notre Commission dite d'A.C.I. La gestion de notre patrimoine (comme celui de la Maison des élèves) ne pouvait dès lors trouver de défenseur plus éclairé. On sortait à peine des années de dépréciation accélérée de la monnaie où des associations comme la nôtre avaient à vaincre, non seulement pour survivre, mais pour accomplir une œuvre dynamique de reconstruction et de progrès, d'énormes difficultés dont on ne peut plus se faire une idée aujourd'hui.

C'est peut-être dans de telles périodes qu'on parvient à faire les plus grandes choses, celles qui permettront les riches moissons de l'avenir, pourvu que s'y emploient, avec toute leur volonté et tout leur amour, des hommes d'une telle trempe car il est bien vrai qu'« il n'est de richesses que d'hommes »...

Élu président en 1954, Antonin avait à continuer la brillante lignée des FIEUX, PINCHARD, VIEILLARD, à parfaire l'œuvre, à laquelle ils s'étaient voués de toute leur âme, de renaissance de notre société après les ébranlements de la guerre, et de promotion de l'École à l'aube d'une ère nouvelle. Alors s'ouvrit un mandat qui, lui aussi, devait ajouter beaucoup au rayonnement extérieur de la Communauté Gadzarts et mettre au service de son unité morale toutes les forces de l'amitié dont il se faisait l'apôtre au cours de ses innombrables visites aux groupes de France et d'Afrique.

Dans l'ordre matériel, ce mandat fut certes marqué par de nombreuses réalisations : achèvement des agrandissements et de la rénovation de notre hôtel, développement du club, réformes comptables, extension du pouvoir des œuvres d'entraide, etc... Mais son apport ne fut pas moins important dans le domaine des problèmes de l'École. Alors s'amorça - complétement nécessaire de la réforme fondamentale de la quatrième année - l'évolution du recrutement qui achève de s'accomplir vingt ans plus tard. Et pour y convertir pleinement beaucoup de nos anciens, ce n'était pas là la moindre raison d'un effort à renouveler presque chaque dimanche. C'est en 1956, ne l'oublions pas, que fut créée ce que l'on appela « l'option B » du concours.

Au moins autant que dans une refonte progressive des structures, au prix de difficultés sans nombre d'ordre matériel, administratif, psychologique, la condition du succès d'aussi profondes réformes résidait dans une continuité d'esprit qui, loin de renier quoi que ce soit de l'héritage de la tradition, doit en faire le fondement de tout progrès. Ce fut pour une grande part grâce à l'effort d'un Antonin DOUGEROLLE qu'il n'y eut, à aucun moment de cette évolution, le moindre risque de rupture entre l'ancien régime et le nouveau. La tradition, n'est-ce pas essentiellement la continuité des cœurs? Elle ne pouvait avoir de meilleur artisan.

De grandes dates jalonnèrent les trois années de cette présidence. Nous n'en citerons qu'une : l'inoubliable cérémonie de la remise de la Croix de guerre 39-45 à l'École par le Président René COTY dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. De lourdes inquiétudes, cependant, planaient alors sur le pays. Le drame de l'Afrique du Nord venait de commen-

cer. Antonin multipliait ses visites à nos groupes de Tunisie, d'Algérie, du Maroc, comme à ceux d'Afrique noire. Des leçons qu'il en rapportait, du réconfort qu'il leur procurait, nous avons retrouvé le reflet dans ses écrits d'alors. Ainsi ces quelques lignes qu'il leur adressait au retour de l'un de ces voyages : ... « tous les efforts sont utiles; ce qui est donné, vraiment donné, est toujours source de moissons magnifiques, même si elles paraissent lointaines, même si l'horizon a la couleur du feu de l'incendie ».

Il n'est, à coup sûr, aucun domaine de la vie actuelle de notre Société qui ne doive ses plus fortes racines aux semailles d'alors. Il en fut de même pour les fruits que porta depuis quinze ans le rôle d'animateur et de rassembleur d'énergies qu'il joua comme président de la Société des Ingénieurs civils de France en 1960.

Pendant trois quarts de siècle, avant la création de la F.A.S.S.F.I., puis de la F.E.A.N.I., cette grande association amie avait assumé pratiquement seule, en même temps qu'une mission de perfectionnement de ses membres, la représentation des ingénieurs français dans le monde. Il n'était pas facile de réaliser la conciliation de cette position traditionnelle avec la volonté qui s'affirmait dans les années 50 au sein du monde des ingénieurs de se rassembler dans un grand corps au-dessus de tous les particularismes d'origine et de la diversité des fonctions. En 1953, à Toulouse, Jean FIEUX en avait défini les contours. Antonin fut, avec son art de la conciliation, l'un des artisans de sa réalisation. Il porta surtout son effort sur l'animation des sections régionales I.C.F. de manière que partout où il n'existait pas encore d'union, ces sections puissent être le noyau actif d'une future « U.R.G.I. ».

À l'heure où, au sein du C.N.I.F., rénové mais fidèle à sa vocation, de nouvelles structures se mettent en place, il est juste de se souvenir de celui dont la puissance de conviction sut alors, comme dans tant d'autres domaines, surmonter la difficulté de se dégager, pour accomplir une œuvre féconde, des servitudes et des vanités qu'engendre la faiblesse des hommes.

Le Président DOUGEROLLE ne faisait autre chose qu'accomplir la tradition de notre communauté Gadzarts dont tant de fois nous avons proclamé que la justification la plus haute, aux yeux du monde qui nous entoure, est de savoir mettre au service de communautés plus larges son pouvoir d'harmonie et de fraternité. Ainsi, Antonin fut l'un des principaux artisans de la grande place que la formation de notre École et l'action de notre Société ont conquise aux Gadzarts parmi les ingénieurs de France au cours du quart de siècle qui a suivi la fin de la guerre.

Un tel effort n'est jamais terminé. Pour le poursuivre, dans un monde dur, aux prises avec des difficultés nouvelles, nous avons toujours besoin de retrouver au fond de notre mémoire fervente, invisible pour les yeux, le « secret » dont la vie de notre cher Antonin manifestait le rayonnement, celui de la fraternité authentique, et celui des seules réussites qui comptent de notre condition humaine.

Pierre PILLOT